Coumeint quiet n'est pas bon dè tot derè

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **12 (1874)**

Heft 5

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182712>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

pation enflammaient les patriotes. Ceux-ci se réunissaient à Lausanne, proclamaient avec transport la *République lémanique*, arboraient la cocarde verte et se constituaient en assemblée représentative, présidée par le citoyen Glayre.

29 JANVIER 1798. — *Réception du général Ménard à Lausanne.* 4,000 Vaudois, pleins d'enthousiasme pour l'affranchissement de leur patrie, prennent rang dans l'armée française, pendant que 1,000 de leurs compatriotes animés de sentiments contraires, et formant une petite armée connue sous le nom de *Légion fidèle*, courent se ranger sous les drapeaux bernois. Ils étaient commandés par le colonel Rovéréa, de Vevey.

Les pêches de Louis Mottu.

Après avoir été pendant vingt ans au service de M. Guizot, ministre de Louis-Philippe, Mottu était rentré au pays avec une petite fortune, produit de ses économies et d'un léger patrimoine. Le rêve de sa vie avait été de pouvoir un jour acquérir une petite propriété, pour y couler une vie toute champêtre et paisible.

Ce rêve s'est enfin réalisé, car Louis Mottu possède aujourd'hui, dans le district de Morges, une charmante maison de campagne, avec jardin, verger, basse-cour, etc., où il vit dans une quiétude parfaite et sans souci du lendemain.

Mottu se promène sans cesse de la basse-cour au jardin, du jardin au verger, soignant ses poules, cultivant minutieusement son polager, et taillant avec amour ses arbres fruitiers.

Content de lui, comme toujours, admirant le produit de son travail et se disant avec orgueil : « Ceci est à moi, » Mottu était un jour en extase devant son espalier où souriaient de leur regard velouté de superbes pêches.

— *Hé que le sont portant ballé ; té faut lé coulli sta véprâ, le sont bin prau maôré..*

Puis, réfléchissant un instant, et accablé par la chaleur excessive qu'il faisait ce jour-là, Mottu, qui avait une envie démesurée de faire sa sieste habituelle, se dit à part lui :

— *Na, lé pardié damâdze dé le coulli vouai ; enco on brin de sélau lau fara dau bin... Bah! te lé coullière déman.*

Et Mottu alla s'étendre de tout son long sous un pommier où il s'endormit d'un gras sommeil jusque vers le soir.

Le lendemain, il alla faire sa visite quotidienne aux pêches dont il était si fier. Arrivé en face de l'espalier, il pâlit et recula de trois pas.

Un maraudeur avait fait une razzia complète.

Clliau cotiens, clliau canaillé! s'écria Mottu exaspéré. Puis après un long soupir, il ajouta : *Lé pardié bin ton dan, te dévessâi lé coulli hier.... Ora tappa té lo mor, bâugre dé tseroppa que ti.*

Coumeint quiet n'est pas bon de tot deré.

L'ai ya grand teimps de çosse.

Lo menistré de X^{re} se promenavé pé la campagne ein recordeint son predzo. Coumeint passavé dé-couté on adze, ye vâi on bouébo que bourgatavé dein on bosson.

— Que fâ-tou quie, m'n'ami, que l'ai dit ?

— Oh! monsu lo menistré, l'ai ya on galé nid de merlo.

— Ah bin atiuta : lè faut laissi ; c'est mô fé de preindré clliau petits. Que derâi ta mère se kau-
quon tè preniâi !

Enfin l'ai fe tot on predzo et lo bouébo s'ein alla vouaisu.

Quand fut via, lo menistré preind lo nid et l'eim-
porté à la tiura.

Bon !....

Bin dâi z'annâiés après, lo bouébo étâi on bio valet. Ye reincontré lo menistré que l'ai dit :

— Coumeint cein va-te ?

— Oh! cein va bin, kâ ye vé bintout mè mariâ.

— Ah! te vâo tè mariâ! Et avoué quoui ?

— Ah! vo crâidè, monsu lo menistré! Et lo nid de merlo !

A la recherche d'une épouse.

(Fin.)

Au bout d'une année, Erhardt obtint une cure, avec un revenu suffisant pour entretenir une épouse qui saurait se contenter d'un ordinaire modeste. Gotthold, toutefois, ne jeta les yeux sur aucune des filles de la contrée, et se voua tout entier aux devoirs de sa profession. Les expériences faites sur le terrain du sentiment ne l'encourageaient nullement à songer, de nouveau, au mariage. Il aimait à former le plan de ses sermons sous les ombrages d'une forêt située à un quart de lieue en dessus du village.

Un vendredi, comme il achevait sa préparation et se disposait à regagner sa cure, il entendit à la lisière de la forêt la voix d'une femme appelant au secours. Il reconnut bientôt le bruit d'une lutte et entendit une grosse voix ordonner à quelqu'un de bâillonner avec un mouchoir cette crieurde ; puis il entendit une chute, des cris étouffés. S'étant approché, Erhardt aperçut dans le crépuscule deux hommes traînant une femme qui se débattait. Il s'approcha à la hâte, et comme les scélérats étaient tout occupés de leur victime, il arriva près d'eux sans être aperçu. Un coup asséné vigoureusement, de sa canne plombée, étendit à terre un des malfaiteurs ; un second coup brisa l'omoplate de l'autre qui, prenant la fuite, disparut dans les taillis.

La personne qu'il venait de délivrer était une jeune fille très bien mise. Elle se hâta d'enlever le mouchoir qu'elle avait sur la bouche et reprit haleine.

— Remettez-vous, lui dit Erhardt, vous voilà hors de danger? Où demeurez-vous?... si vous le permettez, je vous accompagnerai pour prévenir de nouvelles rencontres.

La jeune fille ayant regardé son interlocuteur, s'écria vivement :

— Ah! c'est vous! Monsieur le pasteur. Comment vous exprimerai-je tous mes remerciements!... Je demeure dans votre paroisse et suis fille de l'adjoint du percepteur des des dîmes. Je viens de la ville rendre une visite à ma tante. Oh! le sang bouillonne encore dans mes veines, tant j'ai lutté des pieds et des mains!...

— Je pense qu'une poudre calmante, ou même un simple verre d'eau fraîche vous ferait du bien.

— Non! non! répondit la jeune paysanne, je ne suis pas de ces demoiselles à faiblesses de nerfs. Et quant à vous,